

La Bienheureuse Kateri Tékakwitha - 1656-1680

par le P. Henri Bécharé s.j.

Les Robes Noires

Jusqu'alors les Agniers avaient le monopole de la traite des fourrures qu'ils faisaient passer chez leurs voisins d'Oranje, aujourd'hui Albany, capitale de l'État de New York. À leur grand mécontentement, ils apprirent que les Onnontagués avaient invité quelques Jésuites français à séjourner dans leur canton, où se trouvait le cœur des Cinq-Nations iroquoises. Les Agniers comprirent aussitôt que leurs alliés n'étaient guère intéressés au christianisme, mais qu'ils voulaient commercer avec les Français. Ils cherchèrent alors à faire renvoyer les Jésuites et finirent par l'emporter. La paix entre Iroquois et Français était rompue. Pendant plusieurs années, les Iroquois mirent à feu et à sang la colonie française.



En 1663, un nouveau régime s'inaugurait au Canada, qui devenait une province de France. Le gouvernement royal prenait la place des Cent-Associés, groupement de trafiquants qui jusque-là avaient plus ou moins bien géré le pays. En 1665, débarquaient à Québec le nouveau gouverneur, M. de Courcelles, l'intendant Talon et le marquis de Tracy, lieutenant-général des armées du roi, à la tête du régiment de Carignan-Salières, composé de douze à treize cents soldats d'élite. La première tâche qui s'imposait aux représentants du roi, c'était de mater les Iroquois.

En janvier 1666, M. de Courcelles, qui ne connaissait pas l'hiver canadien, voulut attaquer l'ennemi chez lui. À cette époque de l'année, c'était une grave imprudence. Après de longues marches par un froid à fendre la pierre, il revint bredouille sans même avoir aperçu les palissades agnières. À l'automne de la même année, M. de Tracy quitta Québec, suivi de six cents hommes du régiment de Carignan. Après presque quatre semaines de marche, il atteignit la première bourgade du Canton iroquois. Ce n'était plus Ossernenon, qu'on avait délaissé après l'épidémie de variole, pour déménager un mille (cinq huitièmes de kilomètre) plus haut sur la rivière Mohawk. Le village s'appelait maintenant Gandaouagué (Aux-Rapides). Les habitants s'étaient enfuis. Pour marquer la possession au nom du roi de France, Tracy y planta une croix, fit célébrer la sainte messe et chanta un Te Deum. Ensuite il brûla les trois villages et détruisit les provisions de maïs et d'autres légumes que les Agniers avaient récoltées pour l'hiver.

Tékakwitha était alors âgée de dix ans. Elle dut suivre la tribu dans la grande forêt où elle passa tout l'hiver. La population fut bien éprouvée, mais surtout les vieillards, les malades et, en particulier la fillette aux yeux endommagés.

Du point de vue des français et des Indiens alliés aux Français, l'expédition fut un succès. Les Iroquois eux-mêmes ne trouvaient pas à redire du procédé du marquis de Tracy. N'agissaient-ils pas de la même façon quand ils remportaient la victoire sur leurs voisins, par exemple quand ils vainquirent les Eriés en 1656? Ils demandèrent la paix et, comme preuve de leur sincérité, des missionnaires. C'est ainsi qu'ils ont voulu, selon leur expression, "enterrer la hache de la guerre". Cette paix durera dix-huit ans.

Pendant tout ce temps, qu'arrivait-il à Tékakwitha? À la fin du pénible hiver dans les bois, ces Agniers résolurent d'établir leurs pénates sur la rive nord de la rivière Mohawk, un peu plus vers l'ouest, au confluent de la Mohawk et du ruisseau Cayudetta, endroit auquel ils donnèrent le nom de Kahnawaké.

La Bienheureuse Kateri Tékakwitha - 1656-1680

Trois missionnaires jésuites, les PP. Pierre Cholenec, Jacques Bruyas et Jean Pierron, accompagnés des chefs agniers qui étaient allés à Québec pour traiter de la paix, parvinrent au village au cours de l'été 1667. On ne les conduisit pas aussitôt à Tionnontonguen, le chef-lieu du canton agnier, mais à Kahnawaké les Iroquois de cet endroit s'étaient procuré des boissons alcooliques chez les Hollandais d'Oranje et presque tous les adultes, voire des enfants étaient perdus dans les brumes de l'ivresse. On crut prudent de retenir les trois Pères pendant quelques jours à Kahnawaké.

On offrit la cabane de Tekakwitha comme logement aux missionnaires. C'était une délicatesse de la Providence. Bien plus, on chargea l'enfant du soin des visiteurs. Plus tard, le P. Cholenec écrivit : « Sa modestie et la douceur avec laquelle elle s'acquitta de cette fonction, touchèrent les nouveaux hôtes. Elle, de son côté, fut frappée de leurs manières affables, de leur assiduité à la prière, et des autres exercices dont ils partageaient la journée. Dieu la disposait ainsi à la grâce du baptême qu'elle aurait demandée si les missionnaires eussent fait un plus long séjour dans son village. »

Après trois jours, quand les trois Pères partirent pour Tionnontonguen, sans le savoir, ils avaient laissé dans le cœur de Tekakwitha le désir de se faire chrétienne comme sa mère l'avait été avant elle.

Pendant tout ce temps, Tekakwitha grandissait. À cause de ses mauvais yeux, elle se trouvait la plupart du temps à l'écart des autres jeunes filles. Elle s'occupait des travaux domestiques de la cabane, moulait le maïs entre deux pierres pour la sagacité, mets très apprécié des Amérindiens, préparait la soupe et servait l'unique repas du jour dans la matinée, après quoi elle déposait les restes dans un chaudron près du feu, où chacun pouvait se servir au cours de l'après-midi et du soir au gré de son appétit.

Assez tôt, l'orpheline se fit remarquer par son adresse dans les menus travaux des Iroquoises. Elle maniait mieux l'aiguille que les blanches d'Oranje, réussissait à merveille la préparation des rubans en peau d'anguille, savait l'art d'orne délicatement les chemises et mocassins de piquants de porc-épic ou de poils d'orignal, confectionnait des colliers et des bandeaux fort utiles pour le transport du petit bois, connaissait aussi bien que les plus habiles artisanes l'utilisation de la colle d'esturgeon pour teindre les étoffes rouge vif.

Nous savons aussi que, lorsque le soleil ne brillait pas, Tekakwitha besognait à l'extérieur. Elle aidait sa tante à ensemercer le champ qui lui était réservé; elle s'offrait à l'entretenir le plus soigneusement possible. Au mois de septembre, elle prenait part aux cueillettes de glands, de châtaignes et de noisettes aussi bien qu'à la récolte de maïs.

Ses tantes se réjouissaient de ses talents. Elles étaient sûres maintenant que leur nièce ferait une bonne épouse. Chez les Iroquois, les maîtresses de cabanes choisissaient les époux pour leurs filles ou petites-filles, et non pas Eros.

D'autre part, dans le silence et le travail, le Seigneur opérait au plus profond de cette âme. Comme de rares Iroquoises auparavant, elle se sentait attirée au célibat. À peine parvenue à l'âge nubile, elle avait déjà la nette impression qu'elle ne devait pas prendre époux. D'où, de violents heurts de la part des siens. Pendant quelque temps, elle fut expulsée de sa cabane et renvoyée de voisin à voisin. Tour à tour, ils la mirent à la porte de crainte de déplaire à ses tantes et au chef, son oncle. Tout finit par se calmer, probablement quand une des tantes se fit chrétienne.

(à suivre)